

LES
JOIES DE LA SAINTE CÈNE



Sermon sur Ps. XLII, 3.

Mon âme a soif du Dieu fort et vivant.
Oh! quand entrerais-je et me présenterais-je devant la face de mon Dieu ?

POUR UN JOUR DE COMMUNION*.

De tous les hommes pieux dont il est parlé dans la Bible, il n'en est point, mes frères, qui plus que le roi-prophète, se soit distingué par son empressement à rendre à Dieu ses hommages, par son plaisir à s'élever à lui, par son désir d'avoir communion avec lui. C'est aussi là ce qui le rendit cher au Seigneur, ce qui lui mérita le beau nom d'*homme selon le cœur de Dieu*¹. Comme il savait jouir des douceurs du culte particulier! *Heureux, s'écriait-il, celui qui met son plaisir dans la loi de Dieu, tellement qu'il la médite jour et nuit! Mon âme est rassasiée comme de graisse et de moelle, et ma bouche te loue avec chant de réjouissance, quand je me souviens de toi dans mon lit, quand je médite sur toi durant les veilles de la nuit*². Mais,

* Ce sermon est le dernier que M. Cellérier ait prêché. Il l'avait composé en 1793, mais il le répéta encore dans son ancienne paroisse en septembre 1829, à l'âge de soixante-seize ans.

¹ 1 Sam. XIII, 14. — ² Ps. I, 1, 2; Ps. LXIII, 6, 7.

pour ne parler ici que du culte public, qu'est-ce qui flat-
 tait le plus ce prince aux jours brillants de sa gloire?
 Était-ce la magnificence du trône, les acclamations de
 son peuple, l'éclat de ses exploits guerriers? Non, c'é-
 tait le bonheur de s'approcher de son Dieu : *Oh! que
 bienheureux est l'homme que tu as choisi et que tu fais habiter
 dans tes parvis! Nous serons rassasiés des biens de ta maison,
 des délices du sanctuaire*¹. Dans les heures de l'infortune,
 séparé de sa famille, chassé loin de l'arche sainte, loin
 des tabernacles du Seigneur, que regrettait-il le plus
 vivement? La consolation de pouvoir répandre son âme
 devant Dieu, chanter avec ses frères ces cantiques im-
 mortels inspirés par l'amour plus encore que par le gé-
 nie, se décharger auprès du Tout-Puissant du fardeau
 de la royauté, en déposer la contrainte et les soucis
 pour se livrer en présence d'Israël aux élans de sa piété.
*Eternel, que tes tabernacles sont aimables! Mon cœur languit
 et soupire après tes parvis. Tes autels, ô Éternel, mon Dieu*²!
*Mon âme a soif du Dieu fort et vivant. Oh! quand entrerais-je
 et me présenterai-je devant la face de mon Dieu?*

Mais, si David éprouvait de tels sentiments sous la loi
 de Moïse, sous une alliance qui inspirait la crainte plus
 encore que la tendresse, s'il célébrait avec tant de joie
 ces fêtes des Hébreux qui avaient surtout pour but de
 frapper les âmes d'une religieuse terreur, combien plus
 devons-nous être animés du même esprit, nous qui
 sommes appelés à nous *approcher du trône de grâce*³! Nous,
 qui pouvons nous réclamer de Christ, nous qui voyons
 en Dieu un père! Quelle joie, quelle vive sensibilité doit
 nous animer en ces jours solennels où l'Église nous in-

¹ Ps. LXV, 8. — ² Ps. LXXIV, 1, 2, 3. — ³ Hébr. IV, 16.

vite à participer au sacrement du corps et du sang du Sauveur, où elle déploie à nos regards et pour nous tous les trésors de la miséricorde !

Ah ! sans doute, c'est la première disposition nécessaire pour communier dignement : c'est celle qui suppose toutes les autres, qui du moins annonce ce cœur simple et sensible d'où elles émanent : c'est elle qui, sous ce rapport, pourrait le mieux suppléer à ce qui manque, peut-être, à notre préparation. Occupons-nous quelques instants, mes frères, de cette précieuse disposition, et Dieu veuille, par son esprit, la réveiller ou la produire en chacun de nous ! Amen.

Avant tout, chrétiens, observons que la joie dont je parle, la joie que le fidèle porte à la table sacrée n'a rien de commun avec cette joie bruyante et passagère qu'excitent en nous les objets du monde, et qui tient moins au cœur qu'aux sens. Le plaisir qu'il goûte est un plaisir calme, intime, qui s'élève de la plus noble partie de lui-même, et qu'accompagnent toujours le recueillement et l'humilité. Ce sentiment est fondé sur une juste appréciation de la grandeur du sacrement et des grâces qui en découlent, sur un désir vrai de les obtenir et d'y répondre. Pour un homme qui ne trouverait dans son cœur ni cette foi ni ce désir, la sainte Cène devrait être non une source de joie, mais un sujet d'effroi. Celui-là seul qui se reconnaît à ces traits, qui, sous les symboles sacrés, découvre par la foi le corps et le sang du Sauveur immolé pour nos péchés, et qui souhaite de recevoir ce pain de vie pour guérir son âme, pour la nourrir, la fortifier et la garantir de la mort, celui-là seul peut s'approcher avec joie et confiance. Il le peut, lors même que sa piété n'aurait pas encore une ferveur pleinement assortie

aux grands objets de la foi. Pour être moins ardente, sa dévotion n'en est pas moins sincère. Tous les hommes ne sont pas également capables d'émotions tendres et vives, tous ne s'émeuvent pas au même degré dans tous les moments. La parfaite vérité d'un sentiment, voilà ce qui en fait le prix aux yeux du Seigneur comme à ceux des hommes. Si nous le cherchons en toute sincérité de cœur, si nous lui offrons toute la sensibilité dont notre âme est susceptible ; si nous gémissons de ne pas l'aimer autant qu'il le mérite, si nous désirons de l'aimer davantage, non, il ne nous repoussera point ; il agréera nos hommages, il nous apprendra lui-même à l'aimer de tout notre cœur.

Après cette explication nécessaire, soit pour rassurer les âmes sincères mais timorées, saisies de la crainte de n'être pas en état de se présenter devant le Seigneur, soit pour faire rentrer en elles-mêmes les âmes vaines et présomptueuses qui oseraient s'approprier un privilège qui ne leur appartient pas, soit enfin pour vous donner à tous une juste idée du sentiment que nous vous demandons, j'entre en matière, et je vais considérer la sainte Cène sous divers points de vue également propres à vous faire sentir avec quel empressement, avec quelle sainte joie le fidèle doit y participer.

1° Et, d'abord, c'est un monument du sacrifice et de la mort de Jésus.

Mais, dira peut-être ici quelqu'un, sous ce rapport, la sainte Cène n'est-elle pas un sujet de douleur et de tristesse plutôt que de joie ? Pour célébrer les souffrances et l'agonie du Fils de Dieu, l'Église ne devrait-elle pas se couvrir d'un voile de deuil, au lieu d'entonner des cantiques de réjouissance ?

Mes frères, ces deux sentiments peuvent très-bien se concilier. Un instinct naturel et qui n'est pas sans douceur nous attache à ce qui nous rappelle un être digne de nos affections, que nous avons perdu, et qui fait couler nos larmes. De tous temps, les peuples généreux se plurent à consacrer par des fêtes la mémoire de leurs héros, de ces grands hommes auxquels ils durent leur existence et leur bonheur. Les objets qui nous retracent un père, un époux, un ami tendre et vertueux, ont pour nous un attrait mélancolique préférable à toutes les joies mondaines. Leurs derniers discours, leurs derniers regards se gravent dans notre mémoire. Nous aimons à nous pénétrer de ces souvenirs; nous les conservons comme un précieux trésor; et combien ces sentiments ont plus de force et de pouvoir si celui que nous pleurons réunit tous les titres qui peuvent enchaîner et subjuguier notre âme; s'il fut à la fois un bienfaiteur, un frère, un ami; si cette vie qu'il a perdue, c'est pour nous qu'il l'a donnée, si ses derniers moments nous furent consacrés!

A ces traits, mes frères, qui pourrait méconnaître notre adorable Sauveur? C'est pour nous qu'il perdit sur la croix son innocente vie, et, dans les cruels moments qui précédèrent son supplice, c'est de nous qu'il s'occupait; c'est nous qu'il associait aux tendres sentiments qu'il montrait à ses disciples: *Mon père*, ce sont ses propres paroles, *je ne te prie pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui croiront en moi*¹. Il songeait à nous: il pria pour nous quand nous n'étions pas encore: *J'ai beaucoup désiré*, disait-il aux apôtres, *de célébrer cette Pâque avec vous*². Et nous, Seigneur, ne désirerions-nous point

¹ Jean xvii, 20. — ² Luc, xxii, 15.

d'être avec toi ! Disciples ingrats et dénaturés, ne te rendrons-nous jamais amour pour amour !

O mon âme ! si tu es encore tiède et languissante, viens contempler ton Rédempteur dans la dernière scène de sa vie. Elle est arrivée l'heure fatale, l'heure du prince des ténèbres ! Le Fils unique du Très-Haut, le saint et le juste est livré entre les mains des méchants : chargé du fardeau de nos crimes et de la malédiction du péché, il voit les hommes pour qui il verse son sang, insulter à ses douleurs. Il entend cet affreux cri de mort : *Crucifie-le*¹. Son père, lui-même, détourne son visage, et paraît l'abandonner. Il se trouble, il frémit ; mais en ces instants terribles, se replie-t-il sur lui-même ? Est-il un moment distrait de ceux qui lui sont chers ? Non : *comme il avait aimé les siens qui sont dans le monde, il les aima jusqu'à la fin*². Il achève ce qui lui reste à faire pour leur salut. Il institue l'eucharistie pour nous rappeler ses douleurs : c'est dans notre âme qu'il veut en trouver la récompense : *Faites ceci en mémoire de moi*³. O Dieu ! quel crime de recevoir ces symboles avec un cœur indifférent ! Cherchez, si vous le pouvez, un nom pour une telle insensibilité.

Mais la sainte Cène n'est pas seulement le monument de la mort de Jésus-Christ ; elle est un moyen de nous en assurer les fruits : c'est le canal par où se répandent sur nous toutes les bénédictions spirituelles.

2° Ici, nous recevons l'assurance que le ciel est apaisé : ici, nous pouvons sans crainte nous livrer à ce noble penchant qui nous porte à nous élever au Créateur. Le sentiment de notre indignité nous retiendrait loin de lui,

Jean XIX, 15. — ² Jean XIII, 1. — ³ Luc XXII, 19.

mais Jésus nous a rouvert l'accès à son trône, et, par un changement que la charité divine pouvait seule opérer, le péché qui nous séparait de notre Dieu, devient, si nous gémissons sous son fardeau, si nous embrassons par la foi le sacrifice offert pour nous sur la croix, il devient un nouveau motif d'aller au grand Libérateur, qui peut nous dire : *Va en paix, tes péchés te sont pardonnés*¹.

Hélas ! mes frères, nous ne sommes pas assez frappés de cette idée. L'immensité des grâces de notre Dieu est précisément ce qui nous rend moins sensibles. Accoutumés dès l'enfance à entendre répéter les mots d'expiation, de salut, de miséricorde, nous n'en sommes plus que faiblement touchés. Nous ne connaissons guère ces terreurs de la justice suprême qui tourmentèrent souvent le pécheur, et qu'un prophète exprime énergiquement en ces termes : *Avec quoi préviendrai-je l'Éternel*². Qu'offrirai-je au souverain juge pour expier mon crime, pour effacer mes péchés ? Non, non, la crainte de la justice divine ne s'élève, durant la vie, que rarement dans le cœur de l'homme.

Qu'il en soit ainsi chez ces infortunés qui ont perdu la foi, qui ne veulent reconnaître ni la dégradation de notre nature, ni leur propre corruption, on ne saurait s'en étonner ; mais vous, qui faites profession de croire en Jésus sauveur et intercesseur, comment pouvez-vous penser avec tant de froideur, avec tant de légèreté à ce qu'il a fait pour vous, à ce que vous seriez sans lui ? Ah ! si les objets terrestres qui vous occupent, qui vous absorbent, vous empêchent de vous examiner vous-mêmes, de sentir votre misère, de réfléchir sérieusement sur l'horrible état

¹ Luc VII, 48. — ² Mich. VI, 6.

d'une âme qui n'est pas réconciliée avec Dieu, et qui peut être redemandée à chaque instant, essayez du moins de vous transporter par la pensée à ce moment terrible, où, séparée de son corps, cette âme entrera dans l'éternité. Voyez-la tremblante, éperdue, anéantie par le sentiment de ses fautes, que la lumière de Dieu lui fait enfin apercevoir. Elle ne peut soutenir les regards de son juge ; elle croit entendre la sentence qui va la condamner. Elle est sans ressource ; elle est sans espoir. O homme ! qui que tu sois, tel serait ton sort si tu n'avais à présenter à ton juge que ta propre justice. Mais Jésus a désarmé la colère du ciel et satisfait à sa justice. La sainte Cène est le monument de cette expiation, de la grande amnistie offerte aux enfants d'Adam. Les symboles du corps et du sang de Jésus sont, pour le vrai croyant, les arrhes du pardon.

Heureux chrétiens, avec quelle sainte joie nous devons aller à la table sacrée ! Qu'elle serait monstrueuse, l'insensibilité de ceux qui s'en éloigneraient, ou qui n'y porteraient qu'indifférence et froideur ! Quelle preuve, quelle triste preuve qu'ils ne se connaissent point, qu'ils ne connaissent point le Sauveur, qu'ils ne lui appartiennent pas !

A ce grand bienfait du pardon, ajoutez tous ceux qui en découlent.

5° Divine espérance d'une heureuse immortalité, c'est ici que tu nous es rendue ! Jésus n'a pas seulement fermé les portes de l'abîme ; il a rouvert pour nous celles du ciel : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne*¹. Ce sont les paroles de saint Paul,

¹ 1 Cor. xi, 26.

en rapportant l'institution de la Cène ; et le Seigneur lui-même dit à ses disciples : *Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où j'en boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon père*¹. Ainsi nous pouvons unir l'idée de son retour à celle de son sacrifice. Celui qui vint sur la terre pour accomplir les promesses faites au genre humain, ne sera pas moins fidèle à remplir nos espérances, à achever l'œuvre de notre rédemption. Il vit, il règne maintenant dans les cieux, et il veut que *là où il est, ses disciples y soient aussi*².

La mort, pour le chrétien, n'est donc plus qu'un doux sommeil suivi du plus beau jour. Il se réveillera dans la cité céleste : il y sera reçu par les âmes saintes et glorifiées, par ses parents, par ses amis, qui, comme lui, auront obtenu miséricorde : il y trouvera son Sauveur et son Dieu.

Qu'elle est bienfaisante, qu'elle est douce et salutaire, cette Cène du Seigneur qui nous retrace ces hautes espérances, qui met en quelque sorte devant nos yeux la vie et l'immortalité ! Oh ! qu'elle doit nous être chère ! Que je plaindrais celui à l'âme duquel elle ne dirait rien !

Cependant, mes frères, pour atteindre ce bonheur et cette gloire, pour traverser en sûreté les déserts de la vie, nous avons besoin de rafraîchissements, d'appui, de secours. Eh bien, c'est ici surtout qu'ils nous sont offerts.

4° Ici Dieu se montre comme un père, comme le Dieu des miséricordes : *Approchez-vous avec confiance pour obtenir grâce, et pour être secourus dans vos besoins*³. C'est la voix qui part de son trône ; c'est la voix qui retentit sous

¹ Matt. xxvi, 29. — ² Jean xvii, 24. — ³ Hébr. iv, 16.

ces voûtes, en ces jours solennels. Elle ne s'adresse pas seulement à une classe de malheureux, cette invitation, cette promesse touchante : elle est faite pour tous les genres d'infortune.

Est-ce le poids de vos fers, les chaînes des passions qui vous accablent? Jésus vous en délivrera : il vous affranchira du péché non moins que de la condamnation : *Il est venu pour nous bénir en retirant chacun de nous de son iniquité*¹.

Est-ce le sentiment de votre faiblesse qui vous abat? Jésus sera votre force. *C'est dans l'infirmité que sa vertu se déploie davantage*². Il vous donnera cet esprit qui est plus puissant que la chair et le sang, que le monde³ et toutes ses tentations.

Est-ce le fardeau du malheur qui oppresse votre âme? Jésus vous en déchargera. En vous aidant à porter votre croix, il la rendra légère. A mesure que vos souffrances augmenteront, ses consolations deviendront aussi plus abondantes ; quelquefois même il élèvera votre âme au-dessus de ses peines ; il en effacera l'impression par les célestes douceurs qu'il vous fera goûter : il vous donnera sa paix, *la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence*⁴.

Où est l'homme qui puisse être indifférent à de telles grâces ; qui puisse marcher seul et d'un pas ferme dans le chemin de la vie ; qui n'ait jamais besoin d'être soutenu et consolé? Ah! faibles et misérables créatures, si nous nous connaissions nous-mêmes, avec quel empressement, avec quelle ardeur de désir, avec quelle sainte joie nous irions à Jésus!

Mais il est un privilège du vrai communiant qui sur-

¹ Actes III, 26. — ² 2 Cor. XII, 9. — ³ 1 Jean IV, 4. — ⁴ Phil. IV, 7.

passé tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, qui comprend tous les privilèges à la fois.

5° Non ; ce n'est pas assez de dire que l'eucharistie est un monument de la mort de Jésus, un gage du pardon et de l'immortalité, qu'elle est la source par où descendent sur nous les grâces du ciel ; il y a plus, mes frères : que la foi déchire les voiles qui couvrent nos faibles yeux. Jésus est au milieu de nous : il nous attend à cette table. Il accomplit aujourd'hui cette promesse mystérieuse : *Je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi. Si quelqu'un m'aime..... mon Père l'aimera ; nous viendrons chez lui et nous y établirons notre demeure*¹. C'est donc ici, mes frères, que le fidèle s'unit à son Rédempteur, à son Dieu, de la façon la plus intime et la plus tendre.

Grande et sublime idée ! Essayez de vous la rendre sensible et de vous en pénétrer. S'il y a quelques douceurs, s'il y a quelques charmes dans les sentiments que nous éprouvons ici-bas, c'est dans les relations qu'on soutient avec des personnes distinguées par une âme noble, par un cœur sensible et des qualités éminentes.

Les premiers moments où nous formons ces nœuds, où nos âmes se touchent, se reconnaissent, s'entendent, ces moments sont pleins d'attraits. Et quel prix n'attachons-nous pas à ces réunions douces et familières, où notre cœur s'épanche sans contrainte, et s'unit plus fortement au leur ! Le monde avec ses fêtes, la société avec ses plaisirs n'ont rien de comparable.

Mais si nous trouvons tant de délices dans le commerce de ces hommes qui, tout excellents qu'ils parais-

¹ Apoc. iii, 20; Jean xiv, 23.

sent en comparaison de la multitude, sont cependant pécheurs, faibles, bornés comme nous, de quels traits, de quelles couleurs peindrai-je la félicité de celui qui s'unit au plus grand, au plus parfait des êtres, au *Dieu fort et vivant*, à ce Dieu dont la bonté et la compassion font l'essence, et qui surpasse autant l'homme en patience, en douceur, en amour, qu'il le surpasse en grandeur et en pouvoir !

Quoi ! se peut-il qu'il nous soit donné de nous unir à un tel être ? Et c'est lui qui nous le permet, qui nous invite, qui nous appelle ! Ah ! quel outrage pour la majesté divine et quelle démente chez l'homme, s'il ne répondait qu'avec froideur à cette invitation !

6° Ajouterai-je un dernier trait, bien inférieur, sans doute, à celui que je viens de tracer, mais qui doit pourtant nous toucher, parce qu'il est pris des affections de notre cœur et de nos sentiments les plus naturels ?

Oui, ce qui peut augmenter notre joie et la rendre complète, quand nous participons dignement à la sainte Cène, c'est que nous allons à l'autel avec nos frères, réunis avec eux ; et que nous y jouissons non-seulement de notre bonheur, mais de leur bonheur, du bonheur de tous.

Vous le savez, mes frères, les plaisirs que nous goûtons en commun, les émotions que nous éprouvons avec les autres hommes en reçoivent un caractère tout particulier. Leur douceur et leur puissance s'accroissent en raison du nombre de ceux avec qui nous les partageons.

Qu'un peuple assemblé célèbre une délivrance publique ; qu'il fête une paix longtemps désirée, les mêmes transports se font sentir à tous les cœurs. Chacun s'enivre de sa propre joie et de la joie de tous ses concitoyens.

Mais, hélas ! ces occasions sont rares : la société nous divise sans cesse, au lieu de nous réunir : presque tous les avantages qu'elle distribue sont exclusifs ; nous les possédons aux dépens de nos frères ; nous les achetons au prix de leurs sueurs ou de leurs regrets.

Ici, au contraire, les faveurs les plus relevées, les plus précieuses, sont le partage de tous. Notre divin Maître nous embrasse tous dans sa charité. *Il est tout en tous*¹. Loin de semer entre nous la division par ses bienfaits, c'est par ses bienfaits même qu'il nous unit plus étroitement. Nous allons à la même table ; nous mangeons du même pain ; nous buvons à la même coupe ; nous venons ranimer en nous les mêmes espérances, faire profession d'aspirer au même héritage, d'avoir les mêmes sentiments, la même foi, de nous engager par les mêmes liens.

Qu'ils sont doux et puissants, ces nœuds que forment la sympathie et la religion ! Quel plaisir je goûte, mes chers frères, en jetant les yeux sur cette assemblée ! Je ne vois dans ces parvis que des hommes qui, malgré leurs erreurs et leurs faiblesses, se font gloire de porter la livrée de Jésus, qui désirent, du moins, d'appartenir à Jésus : je démêle parmi vous les plus chers enfants de l'Église, ses membres les plus fidèles, l'élite du troupeau, les brebis chéries du pasteur. Leur âme est à l'unisson de la mienne : elle éprouve les mêmes émotions. C'est ici la communion des saints, la confédération des enfants de Dieu, la fête d'une religieuse fraternité.

Ah ! qui pourrait envisager des biens si grands et si précieux sans en être ému, sans être pressé du désir de

¹ 1 Cor. xv, 28.

les goûter, sans les demander à celui qui les distribue? Comment ne pas soupirer après l'autel de propitiation où notre Dieu pardonne au pécheur, fortifie les faibles, console les affligés, élève notre cœur vers le monde à venir, où il nous unit à lui-même, en resserrant les liens qui nous attachent les uns aux autres! Où est l'homme qui osera dire que son cœur n'est pas fait pour sentir de tels avantages, et pour goûter de tels plaisirs? Les âmes les plus terrestres doivent désirer au moins d'en essayer, elles doivent désirer d'être rendues capables de prendre part à notre joie; elles doivent être tentées de venir demander à Jésus ce repos, cette paix, ce bonheur qu'elles cherchent vainement dans le monde, et que le monde ne peut leur donner.

Oui, leur dirai-je; pauvres pécheurs, âmes *chargées et travaillées*¹ qui commencez à sentir votre misère, et à soupirer après un Libérateur, venez, venez au Sauveur que nous prêchons. *Il n'y a point de salut par aucun autre : il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés*². Venez à lui; il vous appelle; il ne se détourne point de celui qui le cherche; il ne repousse point celui qui vient à lui. Priez-le de vous donner une entière confiance en ses promesses. Priez-le de réchauffer votre cœur, de l'attirer à lui, de vous apprendre à *aimer beaucoup*, puisqu'il vous est *beaucoup pardonné*³, et n'en doutez pas, il vous exaucera; il vous accordera cette *grâce qui vaut mieux que la vie*⁴, il vous rendra l'espérance et les joies de votre salut.

Pour vous qui avez goûté combien le Seigneur est bon⁵, vous dont le bon Pasteur a dit : *Je connais mes brebis, et mes*

¹ Matt. XI, 28. — ² Actes IV, 12. — ³ Luc, VII, 47. — ⁴ Ps. LXXIII, 4. — ⁵ 1 Pierre II, 3.

*brebis me connaissent*¹, heureux chrétiens, approchez-vous de la table sacrée avec une pleine foi, et par là même avec empressement, avec ferveur, avec amour, et toujours avec une profonde humilité. Portez à Jésus une âme qui n'espère qu'en lui, qui ne vit plus que pour lui. Alors vous éprouverez ce que les saints ont éprouvé ; alors vous ressentirez les joies célestes dont ils furent animés ; vous direz avec eux : *O Dieu, que ta bonté est précieuse pour les fils des hommes ! Tu les abreuves au fleuve de tes délices*². Alors, non seulement dans ce lieu saint, non seulement à la table sacrée, mais dans tous les lieux, dans toutes les circonstances, et tous les jours de votre vie, vous pourrez, suivant la belle expression d'un apôtre, *vous réjouir au Seigneur*³, *vous réjouir d'une joie ineffable et glorieuse, remportant le salut de votre âme pour récompense de votre foi*⁴. Alors aussi, au terme de votre course, sur les bords de la tombe, vous pourrez dire avec plus de douceur et de vérité que jamais : *Mon âme a soif du Dieu fort et vivant. Oh ! quand entrerais-je, et me présenterais-je devant mon Dieu ? Sa face est un rassasiement de joie, et il y a des plaisirs à sa droite pour jamais*⁵. *Je sais que mon Rédempteur est vivant..... je sais que je verrai Dieu de ma chair : je le verrai moi-même, et mes yeux le verront*⁶. Dieu nous en fasse à tous la grâce ! Ainsi soit-il.

¹ Jean I, 4. — ² Ps. XXXVI, 8, 9. — ³ Phil. III, 1. — ⁴ 1 Pierre I, 8, 9. — ⁵ Ps. XVI, 11. — ⁶ Job. XIX, 23-27.